

Lettre adressée à l'éditeur, par Xavier de Maistre
Le Presbytère
La Bibliothèque de mon oncle
L'Héritage
Le Col d'Anterne
Le Lac de Gers
La Vallée de Trient
La Traversée
Le Grand Saint-Bernard
La Peur

LETTRE À L'ÉDITEUR ^[1],

PAR M. LE COMTE XAVIER DE MAISTRE.

MONSIEUR,

Je reçois à l'instant les exemplaires de la nouvelle édition de mes œuvres que vous avez la bonté de m'envoyer, ainsi que l'aimable lettre qui les accompagne, et je m'empresse de vous en témoigner toute ma reconnaissance. Parmi les jouissances nombreuses et inattendues que j'éprouve en arrivant à Paris, mon amour-propre ne peut qu'être infiniment flatté, non-seulement de cette élégante publication qui va donner un prix à ces opuscules, mais aussi de les voir annoncés par vos soins dans les journaux comme tenant une place honorable dans la littérature française, faveur à laquelle j'étais bien loin de m'attendre. Étranger à la France, où je viens pour la première fois à la fin de ma carrière, vous comprendrez facilement ma surprise.

Il y a maintenant plus de quarante ans que mon premier essai, le Voyage autour de ma Chambre, fut publié à Lausanne ; les autres parurent vingt ans plus tard. Pendant ce long espace de temps, j'ai vécu en Russie et en Italie, où je n'entendais guère parler d'eux. Vous voyez que j'ai eu tout le temps de les oublier, et j'ai pu croire qu'ils l'étaient aussi de tout le monde : c'est donc, à mes yeux, une véritable résurrection que vous avez opérée.

Vous m'invitez, monsieur, dans votre lettre, à composer quelque nouveau chapitre pour augmenter le trop léger volume de mes œuvres, qu'on a décoré depuis longtemps du titre d'Œuvres complètes, dans la prévision sans doute qu'elles n'auraient pas de suite ; j'en ai ratifié de bon cœur l'augure. Je sais bien que la fécondité accompagne ordinairement le talent, et je devrais envier cette prérogative qui m'a été refusée ; mais aussi combien d'auteurs célèbres ont trop écrit ! *Il en est plus de trois que je pourrais nommer.* Cette considération et mille autres plus fortes encore s'opposent au désir que j'aurais de vous satisfaire sur ce point. — Le temps pèse sur moi ; comment retrouverais-je aujourd'hui le fil léger qui me conduisait jadis dans les voyages dont vous venez de publier la description ? Il est trop tard ! il faudrait pour cela me renfermer de nouveau dans ma chambre ; et j'ai tant de choses à voir hors de chez moi, que je ne pourrais jamais m'y résoudre. Si même j'entreprenais d'écrire les observations de tout genre que je puis faire à Paris, vous sentez bien qu'en gardant une juste proportion avec celles que j'ai faites autour de ma chambre, plusieurs volumes in-folio ne suffiraient pas pour les contenir. Il me serait plus facile de vous parler de Naples, d'où j'emporte tant de regrets ; du Vésuve ; du beau climat d'Italie, qui contraste si fort avec la pluie et le brouillard qui m'ont accueilli à mon arrivée ici. — Le temps est beau maintenant ! me direz-vous. Mais, en employant à écrire le peu de temps qu'il m'est donné de rester à Paris, je répondrais mal au procédé de quelques amis qui me font sentir vivement le bonheur que j'ai eu de les connaître à Naples ; ce serait méconnaître aussi celui que j'éprouve en général de vos indulgents compatriotes. Ainsi, lorsque j'aurai satisfait, autant qu'il me sera possible, aux devoirs de l'amitié et de la reconnaissance, je me contenterai de parcourir Paris dans tous les sens pour le plaisir de mes-yeux. Faut-il vous le dire, monsieur ? je veux flâner à loisir. J'ai déjà vu le

musée du Louvre ; le panorama de Paris s'est développé devant moi du sommet des tours de Notre-Dame ; j'ai fait le tour de la grande colonne que sa masse a défendue contre l'orage qui renversa la statue. — La voilà cependant à sa place, la formidable figure ; elle y est remontée d'elle-même sur les ailes de la gloire. Paris me paraît un vaste musée où l'on peut s'amuser et s'instruire sans autre peine que celle d'ouvrir les yeux et de regarder. Toutes les merveilles que les sciences, les arts et l'industrie peuvent produire sont exposées aux yeux et semblent venir au-devant de l'observateur. — En passant auprès d'une librairie, je n'ai pas besoin d'entrer ni de demander le catalogue : les livres sont là rangés avec ordre, je peux en lire les titres, je pourrais les prendre et les ouvrir sans la glace transparente qui les couvre sans les cacher ; les parapets des quais et des ponts en sont couverts ; d'ailleurs, ne voit-on pas annoncés partout, en énormes caractères, les chefs-d'œuvre de la semaine qui recouvrent ceux du mois passé ? — Combien d'aimables invitations écrites en lettres d'or me sollicitent dans mes courses ! combien de découvertes à faire dans une promenade sur les boulevards ! Mais c'est surtout le soir, lorsque je passe en voiture le long des riches magasins et des cafés resplendissants de lumière, que je jouis d'un spectacle nouveau dont je n'avais aucune idée. Tout ce que le génie du luxe et de l'industrie a su imaginer pour le plaisir et l'utilité du monde entier passe successivement devant moi à mesure que j'avance ; la glace de ma voiture devient un véritable kaléidoscope, une suite de tableaux merveilleux qui me donne une haute idée de la richesse et de l'ingénieuse activité des habitants ; et je garde jusque dans mon sommeil de la nuit l'impression de ces mille soleils que le gaz a fait briller de toutes parts à mes yeux éblouis.

Cependant, lorsque je veux me donner une jouissance complète et toute de mon goût dans mes excursions, ce ne sont pas les grands monuments ni les inventions modernes que je recherche de préférence ; ce sont plutôt les hommes et les choses qui ne sont plus, et que l'histoire et les voyageurs m'ont fait connaître dans les anciennes descriptions de Paris ; je puis de cette manière comparer le passé au présent : je m'informe de la rue où logeait madame de Sévigné, de celle d'où partait Racine pour se rendre au passage du roi ; je veux connaître la maison de Boileau, celle de Bossuet, celle enfin de tous les écrivains célèbres qui m'ont appris à lire et à parler. J'aime à me perdre au Marais, où demeurait autrefois la belle société ; j'évite le Panthéon, mais je regarde avec plaisir de loin la coupole de Sainte-Genève, votre patronne, qu'on a exilée ; je passe rapidement sur le quai Voltaire, mes regards fixés sur la Seine ; enfin, longeant le fleuve, j'arrive, un peu fatigué, au Palais-Bourbon : c'est là que se trouve la chambre des députés. — C'est le Vésuve.

À cette idée du Vésuve, je sens battre mon cœur, mes yeux cherchent le ciel d'Italie et le beau soleil qui rayonne sur l'heureuse Parthénopée. — Il faut l'oublier ; mais, pour y parvenir, il faudrait cesser de vivre. Naples ! Naples ! pays d'enchantements ! reçois d'ici mes tristes et derniers adieux. — Adieu à jamais !

Quelques gouttes de pluie m'avertissent que ma promenade est terminée ; des nuages sombres menacent dans l'éloignement ; je reviens au logis, et, pour me distraire des émotions qui m'ont troublé, je récite tout bas une fable de la Fontaine.

J'irais volontiers passer la soirée dans un des cercles où se réunissent tant d'hommes distingués ; les Parisiens sont si affables, qu'ils m'y recevraient sans peine : mais les femmes n'y sont pas admises ; et que faire dans un cercle sans elles, à moins de parler politique ? Or je vous confierai, entre nous, que j'ai une telle inaptitude pour cette science, qu'un des hommes les plus patients que je connaisse s'est vainement donné la peine de m'expliquer tout au long ce qu'il faut entendre par un doctrinaire, par le centre gauche, le juste milieu, la coalition, etc., dénominations nouvelles pour moi, qui retentissent à mes oreilles depuis mon arrivée en France. Eh bien, monsieur, je n'y ai rien compris. Il en est résulté dans ma tête faible un mélange confus, un chaos aussi incohérent que celui qu'on observe journellement dans la chambre elle-même des députés.

Vous parlerai-je encore d'une autre difficulté qui m'empêche d'écrire aujourd'hui ? je trouve une si grande différence entre les idées que je m'étais faites dans ma jeunesse sur la littérature, et celles que je vois adoptées maintenant par les auteurs jouissant de la faveur publique, que j'en suis déconcerté ; je les admire souvent, souvent aussi je ne les comprends pas : je vois des

mots, des expressions bizarres et dont je ne puis pas saisir le sens. Que s'est-il donc passé pendant le long séjour que j'ai fait dans le Nord ? Me faudra-t-il apprendre une nouvelle langue dans mes vieux jours ? Je n'en n'ai pas le courage.

J'espère, monsieur, vous avoir persuadé de l'impossibilité où je suis d'ajouter quelque chose à mon petit recueil ; cependant le désir que j'ai de répondre à votre bonne intention m'engage à vous envoyer des opuscules que je viens de recevoir, et qui pourraient faire suite aux miens. Ne pouvant vous offrir des ouvrages que je n'ai pas eu la possibilité de faire, je vous recommande ceux-ci, que je voudrais avoir faits. Je ne connais pas l'auteur, M. Topffer, de Genève, autrement que par le plaisir que m'a donné leur lecture, et je suis sûr que vous le partagerez, ainsi que vos lecteurs, si vous les publiez ; vous pouvez surtout les recommander aux lecteurs qui, se trouvant encore sous l'impression de quelques-uns des drames terribles du moment, voudraient se reposer agréablement au moyen d'une lecture qui les fera presque à la fois sourire et verser de douces larmes.

COMTE XAVIER DE MAISTRE.

Paris, avril 1839.

↑ Nous pensons faire plaisir aux lecteurs en imprimant cette lettre de M. le comte Xavier de Maistre tout entière, bien que le dernier paragraphe seulement concerne M. Topffer.

LE PRESBYTÈRE.

Il y a des moments dans la vie où une heureuse réunion de circonstances semble fixer sur nous le bonheur. Le calme des passions, l'absence d'inquiétude nous prédisposent à jouir ; et, si au contentement d'esprit vient s'unir une situation matériellement douce, embellie par d'agréables sensations, les heures coulent alors délicieusement, et le sentiment de l'existence se pare de ses plus riantes couleurs.

C'est précisément le cas où se trouvaient les trois personnages que j'avais sous les yeux. Rien au monde dans leur physionomie qui trahît le moindre souci, le plus petit trouble, le plus faible remords ; au contraire, on devinait, au léger rengorgement de leur cou, ce légitime orgueil qui procède du contentement d'esprit : la gravité de leur démarche annonçait le calme de leur cœur, la moralité de leurs pensées ; et, dans ce moment même où, cédant aux molles influences d'un doux soleil, ils venaient de s'endormir, encore semblait-il que de leur sommeil s'exhalât un suave parfum d'innocence et de paix.

Pour moi (l'homme est sujet aux mauvaises pensées), depuis un moment je maniais une pierre. À la fin, fortement sollicité par un malin désir, je la lançai dans la mare tout à côté... Aussitôt les trois têtes sortirent en sursaut de dessous l'aile.

C'étaient trois canards, j'oubliais de le dire. Ils faisaient là leur sieste, tandis qu'assis au bord de la flaque je songeais, presque aussi heureux que mes paisibles compagnons.

Aux champs, l'heure de midi est celle du silence, du repos, de la rêverie. Pendant que le soleil darde à plomb ses rayons sur la plaine, hommes et animaux suspendent leur labeur ; le vent se tait, l'herbe se penche ; les insectes seuls, animés par la chaleur, bourdonnent à l'envi dans les airs, formant une lointaine musique qui semble augmenter le silence même.

À quoi je songeais ? à toutes sortes de choses, petites, grandes, indifférentes ou charmantes à mon cœur. J'écoutais le bruissement des grillons ; ou bien, étendu sur le dos, je regardais au firmament les métamorphoses d'un nuage ; d'autres fois, me couchant contre terre, je considérais, sur le pied d'un saule creux, une mousse humide, toute parsemée d'imperceptibles fleurs ; je découvrais bientôt dans ce petit monde, des montagnes, des vallées, d'ombreux sentiers, fréquentés

par quelque insecte d'or, par une fourmi diligente. À tous ces objets s'attachait dans mon esprit une idée de mystère et de puissance qui m'élevait insensiblement de la terre au ciel, et alors, la présence du Créateur se faisant fortement sentir, mon cœur se nourrissait de grandes pensées.

Quelquefois, les yeux fixés sur les montagnes, je songeais à ce qui est derrière, au lointain pays, aux côtes sablonneuses, aux vastes mers ; et si, au milieu de ma course, je venais à heurter quelque autre idée, je la suivais où elle voulait me conduire, si bien que du bout de l'Océan je rebroussais subitement jusque sur le pré voisin, ou sur la manche de mon habit.

Il m'arrivait aussi de tourner les yeux sur le vieux presbytère, à cinquante pas de la mare, derrière moi. Je n'y manquais guère lorsque l'aiguille de l'horloge approchait de l'heure, et qu'à chaque seconde j'attendais de voir, au travers des vieux arceaux du clocher, le marteau s'ébranler, noir sur l'azur du ciel, et retomber sur l'airain. Surtout j'aimais à suivre de l'oreille le tintement sonore que laissait après lui le dernier coup, et j'en recueillais les ondes décroissantes, jusqu'à ce que leur mourante harmonie s'éteignît dans le silence des airs.

Je revenais alors au presbytère, à ses paisibles habitants, à Louise ; et, laissant retomber ma tête sur mon bras, j'errais, en compagnie de mille souvenirs, dans un monde connu de mon cœur seulement.

Ces souvenirs, c'étaient les jeux, les plaisirs, les agrestes passe-temps dans lesquels s'était écoulée notre enfance. Nous avions cultivé des jardins, élevé des oiseaux, fait des feux au coin de la prairie : nous avions mené les bêtes aux champs, monté sur l'âne, abattu les noix et folâtré dans les foin ; pas un cerisier du verger, pas un pêcher de ceux qui cachaient au midi le mur de la cure, qui ne se distinguât pour nous de tous ceux du monde entier par mille souvenirs que ramenait, comme les fruits, chaque saison nouvelle. J'avais (l'enfant est sujet aux mauvaises pensées), j'avais, pour elle, picoré les primeurs chez les notables du voisinage ; pour elle encore j'avais eu des affaires avec le chien, avec le garde champêtre, avec le municipal ; incorrigible tant qu'elle aimait les primeurs. Dans ce temps-là, tout entier au présent, j'agissais, je courais, je grimpais ; je songeais peu, je rêvais moins encore, si ce n'est parfois, la nuit, au garde champêtre.

Mais ce jour dont je parle, ce n'était pas du garde champêtre que j'étais occupé. Et puis il était mort ; et son successeur, m'ayant trouvé plus souvent solitaire au bord de la mare qu'attentif aux primeurs, avait conçu de moi une opinion très-avantageuse. Cet homme sensé avait deviné que la préférence que je marquais pour les arides bords de la flaque ne pouvait provenir que d'une préoccupation entièrement étrangère à cette préoccupation des primeurs que son métier était de contenir dans de justes bornes.

En effet, malgré l'ingrate aridité de ses étroites rives, j'avais pris en affection singulière cette petite mare et son saule ébranché. Peu à peu j'en avais fait mon domaine, sûr que j'étais, à l'heure de midi, de n'y rencontrer personne que les trois canards, dont la tranquille société me plaisait beaucoup depuis que le sentiment de leur présence s'était associé au charme de mes rêveries.

Il faut dire aussi que, par un singulier changement qui s'était fait en moi, j'aimais presque mieux, depuis quelque temps, songer à Louise qu'être auprès d'elle.

Ce goût étrange m'était venu, j'ignore comment ; car nous étions les mêmes êtres qui jusqu'alors n'avions eu d'autre instinct que de nous chercher l'un l'autre, pour jaser, courir et jouer, ensemble. Seulement j'avais vu quelquefois la rougeur parcourir son visage ; une timidité plus grande, un sourire plus sérieux, un regard plus mélancolique, et je ne sais quelle gêne modeste, avaient remplacé sa gaieté folle et son naïf abandon. Ce changement mystérieux m'avait beaucoup

ému. Aussi, quoique je l'eusse toujours connue, il me semblait néanmoins que je la connusse depuis peu de temps, et de là naissait quelque embarras dans mes manières auprès d'elle. C'est vers cette époque que j'avais commencé à fréquenter la mare, où, accompagné de son image, je m'oubliais des heures entières. Je m'y complaisais surtout à rebrousser dans le passé, pour embellir les souvenirs dont j'ai parlé de ce charme tout nouveau que je trouvais en elle. Je les reprenais un à un, jusqu'aux plus lointains ; et, portant dans chacun d'eux les récentes impressions de mon cœur, je repassais avec délices par toutes les situations, si simples pourtant, de notre vie champêtre, y goûtant un plaisir qui me les faisait chérir avec tendresse.

Je reçus une visite : c'était un moineau qui vint se poser étourdiment sur le saule. J'aime les moineaux, et je les protège ; c'est un rôle héroïque pour qui vit aux champs, où tous les détestent et conspirent contre leur scélérate vie ; car leur crime journalier, c'est de manger du grain.

Celui-là, je le connaissais, et trois ou quatre autres encore, avec qui nous conspirions à notre tour contre l'égoïsme des hommes. Les blés étant mûrs, l'on avait planté au milieu du champ un grand échalas, surmonté d'un chapeau percé qui servait de tête à des haillons flottants : les moineaux voyaient bien les épis gros et dorés ; mais, pour tout le grain du monde, ils n'eussent osé toucher à un seul, sous les yeux du grave magistrat qui en avait la garde. Il en résultait que, venant à la mare, le long de la lisière du champ, je ne manquais pas d'arracher une douzaine d'épis sans remords aucun, avec une secrète joie. Je les dispersais ensuite autour de moi ; et je voyais, avec un plaisir que je ne puis rendre, les moineaux fondre des branches voisines sur cette modique pâture, et piquer le grain presque sur ma main... Et quand, au retour, je repassais devant le fantôme, un léger mouvement d'orgueil effleurait mon cœur.

Le moineau, après une courte station sur le saule, fondit sur un des épis qui se trouvaient à côté des canards. Les canards sont maîtres chez eux, et trouvent inconvenant qu'un moineau les dérange. Ceux-ci, allongeant le cou d'un air colère, se dirigèrent en criant contre le léger oiseau, qui, déjà remonté dans les airs, regagnait joyeusement sa couvée, l'épi dans le bec, à la barbe du fantôme.

Mais le chant des canards, — ce ne fut point, je pense, par un mouvement d'impertinence, mais plutôt par l'effet puissant de ces lois mystérieuses qui président aux associations d'idées, — le chant un peu rauque que venaient de faire entendre mes trois compagnons porta involontairement ma pensée sur le chanfre du presbytère. Ce qui me fait croire qu'en cela je ne fus point conduit par une maligne intention, c'est que j'aimais peu songer à cet homme ; et, le plus que je pouvais, je l'écartais de mes souvenirs, dans lesquels il ne figurait que pour en altérer le calme. En effet, avant tout autre, il m'avait fait connaître la peur, la honte, la colère, la haine même et d'autres passions mauvaises, que sans lui j'eusse ignorées longtemps encore.

Il passait pour juste, je le trouvais méchant ; on le disait sévère, je le trouvais brutal ; et j'avais, pour trouver cela, des motifs qui, à la vérité, m'étaient personnels. Par justice, il avait dénoncé plus d'une fois mes délits aux notables, au garde champêtre, à mon protecteur même, me faisant la réputation d'un incorrigible garnement. C'était par sévérité que, joignant le geste au reproche, il m'avait plus d'une fois fait connaître la vigueur de son bras et l'éclat sonore de sa large main. Voilà ce qui influençait mon opinion. Si j'eusse vécu avec lui seul, peut-être j'aurais pris en habitude ces procédés ; et, remarquant que presque jamais je n'étais irrépréhensible, je les eusse regardés comme la conséquence d'une vertueuse indignation. Mais j'avais sous les yeux d'autres exemples, et l'indulgente bonté que je rencontrais dans le cœur d'un autre homme formait un contraste qui me faisait paraître la vertu du chanfre tout à fait repoussante. C'est ainsi qu'il y avait pour moi deux justices, deux vertus : l'une rigide, colère et peu aimable ; l'autre indulgente, douce et digne d'être éternellement chérie.

Mais un autre grief m'animait contre le chantre, et celui-là plus profond que les autres. Depuis que j'avais grandi, il ne recourait plus aux mêmes arguments qu'autrefois ; mais son humeur s'exhalait en reproches violents et en discours empreints d'une défiance qui commençait à blesser ma fierté. Je la méritais pourtant jusqu'à un certain point ; car, comme il y avait à la cure un autre homme pour qui mes actions étaient sans voile, je ne me croyais point tenu de tout avouer au chantre : en sorte que, déjà absous à mes propres yeux du reproche de mensonge ou de fausseté, je mettais auprès de lui quelque malice dans mes réticences. En provoquant ainsi sa colère, quelque temps auparavant, je m'étais attiré une punition cruelle. Un mot funeste lui était échappé, qui, tout en me montrant chez cet homme l'intention de m'outrager, avait en même temps altéré profondément l'heureuse sécurité où j'avais vécu jusqu'alors.

Comme j'avais l'air de braver sa fureur en opposant à la violence de ses emportements la douceur patiente de mon protecteur : « Il est trop bon pour un enfant trouvé, » m'avait-il dit.

Plein de stupeur, je m'étais hâté de fuir dans un endroit solitaire, pour y calmer le trouble où ces mots avaient jeté mon âme.

Depuis cette époque, je fuyais sa présente, et mes plus belles journées étaient celles où les travaux de la campagne l'appelaient à s'absenter de la cure. Alors j'éprouvais, dès le matin, une confiante sécurité qui répandait son charme sur tous mes projets, et j'oubliais jusqu'aux funestes paroles qui m'avaient tant ému.

Quelquefois aussi, songeant que cet homme était le père de Louise, je surprenais dans mon cœur une involontaire vénération pour lui, et sa rudesse même ne me semblait pas un obstacle à l'aimer. Portant ce sentiment plus loin encore, plus il m'inspirait d'éloignement, plus je trouvais digne d'envie de combler la distance qui me séparait de lui, par le dévouement, le sacrifice et la tendresse ; et, voyant luire au delà des jours sans haine, je cédaï au besoin de mon cœur, et, du sein de ma solitude, je chérissais cet homme redouté.

Tout en songeant au chantre, je m'étais étendu sur le dos, après avoir placé mon chapeau sur mon visage pour me défendre du soleil.

J'étais dans cette position, lorsque je sentis une légère démangeaison qui, commençant à l'extrémité de mon pouce, cheminait lentement vers les sommités de ma main droite, négligemment posée par terre. Quand on est seul, tout est événement. Je m'assis pour mieux reconnaître la cause. C'était un tout petit scarabée, d'un beau rouge moucheté de noir, de ceux que chez nous on nomme *pernettes*. Il s'était mis en route pour visiter les curiosités de ma main ; et, déjà arrivé près de la première phalange, il continuait tranquillement son voyage. L'envie me prit aussitôt de lui faire les honneurs du pays ; et, le voyant hésiter en face des obstacles que lui présentaient les replis de la peau dans cet endroit, je saisis de l'autre main une paille que j'ajustai entre le pouce et l'index, de manière à lui former un beau pont. Alors, l'ayant un peu guidé en lui fermant les passages, j'eus le bonheur inexprimable de le voir entrer sur mon pont, malgré la profondeur de l'abîme, au fond duquel les replis de mon pantalon, éclairés par le soleil, devaient lui apparaître comme les arêtes vives d'un affreux précipice. Je n'aperçus pourtant point que la tête lui tournât ; mais, par un malheur heureusement fort rare, le pont vint à chavirer avec son passant. Je redoublai de précautions pour retourner le tout sans accident, et mon hôte toucha bientôt au bord opposé, où il poursuivit sa marche jusqu'au bout de l'index, qui se trouvait noirci d'encre.

Cette tache d'encre arrêta mes regards et ramena ma pensée sur mon protecteur.

C'était l'obscur pasteur du petit troupeau disséminé par les champs autour du vieux presbytère. Enfant, je l'avais appelé mon père ; plus tard, voyant que son nom n'était pas le mien, avec tout le monde je l'avais appelé. M. Prévère. Mais, lorsque le mot du chancre m'eut révélé un mystère sur lequel, depuis peu seulement, je commençais à réfléchir, M. Prévère m'était apparu comme un autre homme, et avait cessé de me paraître un père pour me sembler plus encore. Dès lors, à l'affection confiante et familière que sa bonté m'avait inspirée, était venue se joindre une secrète vénération qu'accompagnait un respect plus timide. Je me peignais sans cesse cet homme pauvre, mais plein d'humanité, recueillant à lui mon berceau délaissé. Plus tard, je me le rappelais excusant mes fautes, souriant à mes plaisirs, et tantôt me donnant d'indulgents leçons, plus souvent encore provoquant mon repentir par la tristesse de son regard et la visible peine de son cœur ; en tout temps, attentif à compenser par ses tendres soins l'infériorité où pouvait me placer, aux yeux des autres, le vice de ma naissance. En songeant que durant tant d'années il avait dédaigné d'en trahir le secret, et de s'en faire un titre à ma reconnaissance, je me sentais attendrir par les plus vifs sentiments de respect et d'amour.

Mais, en même temps que j'éprouvais plus d'affection pour lui, j'étais devenu plus timide à la lui témoigner. Plusieurs fois, ému de reconnaissance, j'avais été sur le point de me jeter dans ses bras, laissant à mes pleurs et à mon trouble le soin de lui montrer tout ce que je n'osais ou ne savais lui dire ; et toujours, la retenue que m'imposait sa présence comprimant l'essor de mes sentiments, je restais auprès de lui gauche, silencieux, et, en apparence, plus froid qu'à l'ordinaire. Alors aussi j'éprouvais le besoin de m'éloigner, et, mécontent de moi, je revenais dans ma solitude. Là, j'imaginai mille incidents d'où je pusse tirer occasion de lui parler ; et bientôt, trouvant un langage, je lui tenais tout haut les plus tendres discours. Mais l'oserai-je dire ? souvent, par un tour bizarre que prenait mon imagination, j'aimais à me supposer atteint d'un mal mortel, appelant à mon chevet cet homme vénéré ; et là, comme si l'attente d'une mort prochaine et prématurée dût imprimer à mes paroles un accent plus touchant et plus vrai, je lui demandais pardon de mes fautes passées ; je bénissais avec attendrissement ses soins, ses bienfaits ; je lui disais un dernier adieu ; et, versant dans mes discours l'émotion croissante dont j'étais pénétré, je jouissais en idée de sentir une de ses larmes se mêler à mes sanglots.

J'avais encore recours à un autre moyen tout aussi étrange, mais qui n'allait pas mieux au but. Cet homme que je voyais tous les jours, à qui je pouvais parler à chaque instant, j'avais imaginé de lui écrire des lettres ; et la première fois que cette idée me vint, elle me sembla admirable. Enfermé dans ma chambre, j'en composais plusieurs. Je choisis ensuite celle qui me plaisait le plus, et je la mettais dans ma poche pour la remettre moi-même aussitôt que j'en trouverais l'occasion. Mais, dès que j'avais cette lettre sur moi, j'évitais le plus possible de me trouver avec M. Prévère ; et, si je venais à le rencontrer seul, une vive rougeur me montait au visage, et mon premier soin, pendant qu'il me parlait, était de froisser et d'anéantir au fond de ma poche cette lettre où se trouvait pourtant ce que j'aurais tant aimé lui dire.

Mais ce n'était pas à l'occasion d'une lettre semblable que, ce jour-là, je m'étais noirci le bout du doigt. Voici ce que je lui avais écrit, le matin même, sur une feuille que j'étais venu relire auprès de la mare :

MONSIEUR PRÉVÈRE, Je vous écris, parce que je n'ose vous parler de ces choses. Plusieurs fois j'ai été à vous ; mais en vous voyant, les mots m'ont manqué, et pourtant je voulais vous dire ce que j'ai sur le cœur.

C'est depuis six mois, monsieur Prévère, depuis la course aux montagnes, d'où nous revînmes tard, Louise et moi. Je n'ai plus été le même, et je ne sais plus trouver de plaisir qu'à ce qui se rapporte à elle ; aussi je crains de vous avoir souvent paru distrait, négligent et peu appliqué.

C'est involontaire, je vous assure, monsieur Prévère, et j'ai fait des efforts que vous ne savez pas ; mais au milieu, cette idée me revient sans cesse, et toute sorte d'autres que je vous dirai, et que vous trouverez, je crains, bien extravagantes, ou blâmables. À présent que je vous ai dit cela, je sens que j'oserai vous parler, si vous me questionnez.

CHARLES. »

Je lisais et relisais cette lettre, bien déterminé à la remettre le jour même.

Un soir de l'automne précédent, nous étions partis, Louise et moi, pour visiter les deux vaches de la cure, qui passaient l'été aux chalets, à mi-côte de la montagne. Nous prîmes par les bois, jasant, folâtrant le long du sentier, et nous arrêtant aux moindres choses qui se rencontraient. Dans une clairière, entre autres, nous fîmes crier l'écho : puis, à force d'entendre sa voix mystérieuse sortir des taillis, une espèce d'inquiétude nous gagna, et nous nous regardions en silence, comme si c'eût été une troisième personne avec nous dans le bois. Alors nous prîmes la fuite d'un commun mouvement, pour aller rire plus loin de notre frayeur.

Nous arrivâmes ainsi près d'un ruisseau assez rempli d'eau pour rendre le passage difficile, à pied sec du moins. Aussitôt je proposai à Louise de la porter sur l'autre rive ; je l'avais fait cent fois. Elle refusa... et tandis que, surpris, je la regardais, une vive rougeur se répandit sur son visage, en même temps que mille impressions confuses me faisaient rougir moi-même. C'était comme une honte jusqu'alors inconnue qui nous portait ensemble à baisser les yeux. Je songeais à lui faire un pont de quelques grosses pierres, lorsque, ayant cru deviner à son embarras et à son geste qu'elle voulait ôter sa chaussure, je m'acheminai en avant.

J'entendis bientôt derrière moi le bruit de ses pas ; mais je ne sais quelle honte m'empêchait de me retourner, en me faisant craindre de rencontrer son regard. Comme si nous eussions été d'accord, elle éluda ce moment en venant se replacer à côté de moi, et nous continuâmes à marcher sans rien dire, et sans plus songer aux chalets, dont nous laissâmes le sentier sur la gauche, pour en prendre un qui nous ramenait vers la cure.

Cependant la nuit s'était peu à peu étendue sur la plaine, et les étoiles brillaient au firmament ; quelques bruits lointains, ou, plus près de nous, le chant monotone du coucou, se mêlaient seuls par intervalles au silence du soir. Dans les endroits où le taillis était peu épais, nous apercevions la lune scintillant parmi les feuilles et les branchages ; plus loin, nous rentrions dans une obscurité profonde, où le sentier se distinguait à peine du sombre gazon de ses bords. Louise marchait près de moi ; et, quelque frémissement s'étant fait entendre sous un buisson, elle me saisit la main comme par un mouvement involontaire. Un sentiment de courage prit aussitôt la place de l'inquiétude que je commençais à partager avec elle, et l'impression d'un plaisir tout nouveau me fit battre le cœur.

Dans la situation où nous étions, c'était comme une issue à notre gêne, et quelque chose de la douceur d'une réconciliation. Il s'y joignait aussi pour moi un charme secret, comme si elle eût eu besoin de ma protection, et que j'eusse été un appui pour sa timide faiblesse. Profitant de l'obscurité qui empêchait qu'elle ne s'aperçût de ma préoccupation, je tournais sans cesse les yeux de son côté, sans être rebuté de ce que je ne pouvais la voir. Mais je sentais mieux sa présence, et je savourais avec plus de douceur les tendres sentiments dont j'étais pénétré.

C'est ainsi que nous atteignîmes la lisière du bois, où, retrouvant la voûte du ciel et la lumière de la lune, je retombai dans un autre embarras. Il me sembla qu'il n'y avait plus de motif pour que je retinsse sa main, et, d'autre part, je trouvais qu'il y eût eu de la froideur ou de l'affectation à retirer la mienne ; en sorte que, dans ce moment, j'aurais désiré de tout mon cœur qu'elle m'échappât d'elle-même. Je tirais toute sorte d'inductions des plus insensibles mouvements de ses doigts, et les plus involontaires frémissements des miens me causaient une extrême émotion. Par le plus grand bonheur, une clôture se présenta qu'il fallut franchir. Aussitôt je quittai la main de Louise, après avoir passé par tant d'impressions aussi vives que nouvelles.

Quelques instants après nous arrivâmes à la cure.

Pendant que je relisais ma lettre, le bruit d'une croisée qui s'ouvrit à la cure me fit tourner la tête. Je vis M. Prévère qui, debout dans sa chambre, me considérait. J'anéantis aussitôt ma lettre comme j'avais fait des autres.

M. Prévère continuait de rester les bras croisés, dans une altitude de réflexion et sans m'appeler, comme il lui arrivait quelquefois, pour nous donner une leçon, à Louise et à moi. Remarquant qu'il avait mis son chapeau et l'habit avec lequel il avait accoutumé de sortir, je pris le parti de m'asseoir, dans l'espérance que je le verrais bientôt s'ôter de cette fenêtre où sa présence m'imposait une grande gêne, sans que je voulusse néanmoins la lui laisser voir en m'éloignant moi-même.

Heureusement un ami, qui souvent déjà m'avait rendu d'éminents services, vint me tirer d'embarras.

C'était Dourak, le chien de la cure. Il n'était pas beau, mais il avait une physionomie intelligente, et une sorte de brusquerie vive et franche qui donnait du prix à son amitié. Sous les grands poils noirs qui hérissaient sa tête, on voyait briller deux yeux dont le regard un peu sauvage se tempérant pour moi seul d'une expression caressante et soumise. Du reste, haut de taille et plein de courage, il avait eu souvent des affaires ; et l'automne précédent, quelques jours après notre course, il était revenu glorieusement des chalets avec tous ses moutons et une oreille de moins, ce qui lui avait valu l'estime et les compliments du hameau.

C'est lui qui vint me trouver. Je me levai comme pour le caresser ; et, ayant l'air de le suivre où il voulait me conduire, j'allai chercher plus loin une autre retraite.

À quelques pas de la mare, un mur soutenait l'espèce de terrasse sur laquelle s'élevait, au milieu des tilleuls et des noyers, le paisible presbytère. Des mousses, des lichens, des milliers de plantes diverses tapissaient cette antique muraille, dont l'abord était embarrassé par une multitude d'arbres et de buissons qui croissaient en désordre dans ce coin retiré. En quelques endroits où la terre était moins profonde, l'herbe seule couvrait le sol, formant ainsi de petits enclos parmi l'ombrage et la fraîcheur.

C'est dans une de ces retraites que je vins m'établir. Le chien m'y avait précédé, flairant le terrain et faisant partir les oiseaux que recelaient ces tranquilles feuillages. Dès que je me fus assis, il vint s'accroupir en face de moi, comme pour savoir à mon air ce que nous allions faire.

C'est à quoi je songeais moi-même, lorsque je crus entendre un petit bruit à quelques pas de nous. Je me levai aussitôt ; et, ayant écarté les branches flexibles qui me fermaient le passage, je vis le chancre qui faisait sa méridienne, couché contre terre.

Je le regardai quelques instants, retenu par je ne sais quelle curiosité. Je trouvais de l'intérêt à considérer, endormi et sans défiance, cet homme que j'étais habitué à voir sous un aspect tout différent. Il me semblait, à la vue de son paisible sommeil, que je sentais mon cœur s'épurer, et l'éloignement qu'il m'inspirait se perdre, dans un sentiment de respect pour son repos. Aussi me retirais-je déjà tout doucement, lorsque je fus ramené plus doucement encore par une indiscrete velléité.

Le chancre portait une jaquette de gros drap noir, ayant deux larges poches en dehors. J'avais remarqué que de l'une d'elles sortait à moitié un papier ployé en forme de lettre. Je ne sais quel bizarre rapprochement je vins à faire dans mon esprit entre ce papier et l'attitude pensive où je venais de laisser M. Prévère ; mais ce fut à une idée aussi vague que se prit ma curiosité.

Je retournai donc sur mes pas, mais dès lors avec l'émotion d'un coupable. Tremblant au plus petit bruit qui se faisait alentour, je m'arrêtais de temps en temps pour lever les yeux en haut, comme si quelqu'un m'eût regardé de dessus les arbres ; puis je les baissais bien vite, pour ne pas

perdre de vue le chantre. Ses cheveux noirs et courts, les robustes formes de son cou, cette tête dure et hâlée, appuyée sur deux grosses mains calleuses, m'inspiraient un secret effroi, et l'idée d'un réveil terrible épouvantait mon imagination.

Cependant Dourak, trompé par mon air d'attente et d'émotion, s'était mis à guetter tout alentour, la patte levée et le nez au vent, lorsqu'au bruit d'un lézard qui glissait sous des feuilles sèches il fit un grand bond, et tomba bruyamment sur ces feuilles retentissantes. Je restai immobile, tandis qu'une sueur froide parcourait tout mon corps.

Ma frayeur avait été telle, que je me serais éloigné immédiatement, sans une nouvelle circonstance qui vint piquer au plus haut degré ma curiosité. J'étais assez près du papier pour y distinguer l'écriture de Louise.

D'ailleurs, le bruit assez fort qu'avait fait Dourak n'ayant en aucune façon altéré le profond sommeil du chantre, j'étais sorti de ma peur à la fois soulagé et enhardi. Je ne conservais plus qu'une grande indignation contre Dourak, à qui je fis des signes muets de colère et toute sorte d'éloquents gesticulations pour m'assurer de son silence. Mais, m'apercevant qu'il prenait la chose au grotesque, je finis bien vite ma harangue, car je voyais avec une affreuse angoisse qu'il allait faire un saut et m'aboyer au nez.

Je fis encore un pas. La lettre n'était pas reployée entièrement, mais négligemment froissée. Le chantre venait probablement de la lire, ce que je reconnus à ses lunettes qui étaient auprès de lui sur le gazon.

Mais j'éprouvai la plus délicieuse surprise lorsque, sur le côté extérieur, je lus ces mots tracés par la main de Louise : *À Monsieur Charles*. J'eus la pensée de m'emparer de la lettre, comme étant ma propriété, mon bien le plus précieux ; puis, réfléchissant aux conséquences que pourrait avoir cette démarche, je chancelai, et un petit mouvement nerveux que fit le chantre, à cause d'une mouche qui s'était posée à fleur de sa narine, acheva de m'ébranler. Je cherchai donc à lire dans l'intérieur des deux feuillets, tout en inspectant les mouches.

Il y en eut une, entre autres, qui me donna un mal infini. Chassée de la tempe, elle revenait sur le nez, pour se poser ensuite sur le sourcil. Dourak, voyant les mouvements que je faisais pour l'éconduire, se leva, tout prêt à sauter dessus. Je laissai donc la mouche pour retourner à la lettre, tout en inspectant Dourak.

Je commençai par souffler entre les feuillets pour les écarter, et je pus ainsi entrevoir les mots qui formaient le bout des lignes. Les premiers que je lus, tout inintelligibles qu'ils étaient, me causèrent une grande surprise ; c'étaient ceux-ci : « ... cette lettre, vous serez déjà loin de... »

La ligne finissait là. Je crus m'être trompé. Qui sera loin ? loin de quoi ? et je me perdis en conjectures. Espérant que les lignes suivantes me découvriraient quelque chose, je repris mon travail, mais avec moins de fruit encore ; car, le papier se présentant de biais, les fins de lignes devenaient toujours plus courtes, et la dernière ne me laissait plus voir qu'une ou deux lettres.

Je lus des mots épars, des lambeaux de phrases, qui, sans m'apprendre rien de plus, me jetèrent néanmoins dans une vive anxiété.

Je m'occupai aussitôt de lire le revers intérieur de la feuille, qui m'offrait le commencement des lignes suivantes dans un espace de même forme, et je passai bientôt aux transports de la joie la plus douce que j'eusse encore ressentie. Le sens n'était pas complet, mais c'était mieux encore ; car j'en voyais assez pour suppléer librement et selon mon gré à ce qui en restait voilé.

« ... Oui, Charles, disait-elle, je me le reproche maintenant ; mais plus je m'attachai à vous, plus il me semblait qu'un invincible embarras s'opposât aux moindres signes qui eussent trahi

le secret de mon cœur. Mais, mon ami, aujourd'hui que... »

À ce langage, des larmes troublèrent ma vue. Je m'arrêtai quelques instants ; puis, revenant à mon travail, je pris les deux feuillets par le bout, afin de les écarter et de lire plus bas... Alors, comme si tout dans ce jour eût dû concourir à réaliser le charme de mes rêves les plus chéris, j'aperçus une boucle de ses cheveux...

Ici le chantre souleva brusquement la tête... je me jetai contre terre à la renverse.

Je ne voyais plus, et la peur m'ôtait le souffle. Dourak, surpris de ma chute, vint me lécher la figure : je lui donnai sur le museau une tape qui provoqua un cri plaintif. Alors, la honte et le trouble me suffoquant, je fis, à tout événement, semblant de dormir moi-même.

Mais, dès que j'eus fermé les yeux, je n'osai plus les rouvrir. Je m'apercevais bien, au silence profond qui s'était rétabli, que le chantre ne faisait plus de mouvements ; mais, loin de le supposer endormi de nouveau, mon imagination me le représentait agenouillé auprès de moi, sa tête inclinée sur la mienne, et son œil soupçonneux cherchant à surprendre ma ruse dans mon regard, au moment où j'ouvrirais les paupières. Je voyais sa main levée, j'entendais son rude langage : en sorte que, fasciné par cette image menaçante, je demeurais les yeux clos, et couvrant de la plus parfaite immobilité l'agitation extrême à laquelle j'étais en proie.

À la fin, faisant un effort immense, j'entr'ouvris les yeux, que je refermai bien vite ; puis, par degrés, je les ouvris tout à fait, et je tournai la tête... Le chantre dormait de tout son cœur, après avoir changé de position.

J'allais me relever tout doucement, lorsqu'au bruit d'un char qui passait sur la route Dourak s'élança impétueusement hors du taillis, en sautant par-dessus le chantre. Je retombai bien vite dans mon profond sommeil.

Le chantre, troublé dans son repos, fit entendre un grognement indistinct, et marmotta quelques mots de gronderie contre le chien... J'attendais mon tour. Cependant, comme sa voix s'en allait mourant, je concevais déjà quelque espoir, lorsque je me sentis frapper lourdement la jambe. Je redoublai de sommeil, après avoir été secoué par un énorme soubresaut.

J'eus le temps de faire des conjectures, car les mêmes terreurs me tenaient les yeux fermés. À la fin, je sentis avec épouvante que le monstre avait une chaleur sensible ; et, l'angoisse montant à son comble, je regardai... C'était la grosse main calleuse, nonchalamment étendue sur ma jambe, avec tout l'avant-bras y attendant.

Cette fois, j'étais pris, pris comme à la trappe. Il n'y avait moyen ni de reculer ni d'avancer. Toutefois, la peur me donnant du courage, et le chantre ne bougeant pas, je me mis à réfléchir avec assez de sang-froid aux ressources que pouvait encore m'offrir ma situation. J'imaginai de substituer à ma jambe quelque appui artificiel, de façon qu'après l'avoir dégagée peu à peu je pusse m'échapper. Et déjà je m'enfuyais en idée à toutes jambes, lorsque, du haut de la terrasse, une voix m'appela : Charles ! C'était celle de M. Prévère.

Au même moment, Dourak bondit par le taillis, pousse droit à moi, piétine le chantre, et remplit l'air de ses aboiements.

Le chantre se leva, et moi aussi. Son premier mouvement fut de porter les yeux et la main sur la poche où était la lettre ; après quoi nous nous regardâmes.

— Vous ici ! s'écria-t-il.

— Charles ! appela encore une fois M. Prévère. À cette voix, le chantre se contint, et ajouta seulement ces mots : — Allez, ça va finir.

Je m'échappai tout tremblant.

Je fis un détour pour rejoindre M. Prévère, afin de gagner un peu de temps ; car le désordre de mes traits était tel, que je n'osais me présenter à lui. Mais il se trouva devant moi au sortir du taillis.

— C'est vous que je cherchais, Charles, me dit-il. Votre chapeau : nous irons faire une promenade ensemble.

Ces mots m'embarrassèrent beaucoup, car mon chapeau était resté auprès du chanfre ; et, à peine délivré de son terrible regard, je redoutais horriblement de m'y exposer de nouveau. Néanmoins, ne voulant pas paraître hésiter, je rentrai dans le taillis ; mais la surprise et l'émotion me firent chanceler quand je vis, sous les arbres, le chanfre qui nous observait silencieusement au travers du feuillage. Il s'approcha de moi, et me présentant mon chapeau : — Le voici, dit-il à voix basse ; prenez et allez.

Je pris et j'allai, encore plus déconcerté par ce ton inaccoutumé de modération qu'accompagnait un regard sans colère.

Je rejoignis M. Prévère, et nous nous éloignâmes. Pendant que je marchais à ses côtés, mon trouble se dissipait peu à peu ; mais, à mesure que le calme renaissait dans mon âme, une inquiétude d'un autre genre commençait à y poindre. L'air du chanfre, la tristesse de M. Prévère, cette promenade inattendue, toutes ces choses présentes à la fois à mon esprit, s'y liaient ensemble d'une façon mystérieuse, et une attente sinistre suspendait ma pensée, impatiente de se porter sur la lettre de Louise.

M. Prévère continuait à marcher en silence. À la fin, je jetai furtivement les yeux sur sa figure, et je crus y surprendre une espèce d'embarras. Le subit effet de cette remarque fut de m'ôter celui qui m'était ordinaire auprès de lui, et je conçus l'espoir de lui parler cette fois selon le gré de mon cœur. L'idée que cet homme, si digne d'être heureux, portait en lui quelque secret chagrin achevait de m'enhardir, par la pensée que peut-être il ne dédaignerait pas de le partager avec moi.

— Si vous avez quelque peine, monsieur Prévère, lui dis-je en rougissant, est-ce que vous ne me jugeriez pas digne de la partager ? — Oui, Charles, me répondit-il, j'ai une peine, je vous la confierai ; et je vous crois si digne de la connaître, que je fonde ma consolation sur la manière dont vous la supporterez vous-même. Mais allons plus loin, ajouta-t-il.

Ces mots me troublèrent, et mille conjectures se croisèrent dans mon esprit. Néanmoins un sentiment d'orgueil se mêlait à ce trouble, car les paroles confiantes de M. Prévère me relevaient dans ma propre estime.

Arrivés vers le pied de là montagne, M. Prévère s'arrêta. — Restons ici, dit-il, nous y serons seuls.

C'était une espèce d'enceinte, formée par les parois d'une carrière anciennement exploitée, où quelques noyers formaient un bel ombrage. De là on découvrait de lointaines campagnes, tantôt unies et divisées par d'innombrables clôtures, tantôt montueuses ou couvertes de bois, et sillonnées par le cours du Rhône. De loin en loin quelques clochers marquaient la place des hameaux, et, plus près de nous, les troupeaux épars paissaient dans les champs. C'est là que nous nous assîmes.

— Charles, me dit M. Prévère avec calme, si vous avez quelquefois réfléchi sur votre âge, vous serez moins surpris de ce que j'ai à vous dire. Votre enfance est finie, et de l'emploi que vous allez faire de votre jeunesse dépendra votre carrière future. Il faut maintenant que votre caractère se développe par la connaissance du monde, par vos rapports avec vos semblables ; il faut que des études nouvelles étendent votre savoir, perfectionnent vos facultés, afin que peu à peu, selon vos efforts, vos talents et votre honorable conduite, vous entriez dans la place que la Providence vous aura assignée ici-bas... Mais, mon ami, ce n'est plus dans ces humbles campagnes...

Je le regardai avec effroi.

... Ce n'est plus auprès de moi, Charles, que vous pourriez désormais trouver ces ressources nouvelles... Il faudra nous quitter.

Ici M. Prévère, dont ces derniers mots avaient altéré la voix, s'arrêta quelques instants, pendant que, livré à mille combats intérieurs, je restai immobile. Il reprit bientôt :

... Les devoirs qui me retiennent ici m'empêcheront de vous accompagner et de diriger vos premiers pas dans le monde, comme je l'aurais désiré. Mais peut-être sera-ce un bien pour vous, Charles, que de tomber dans des mains plus capables au sortir de mes mains trop amies. Là où les lumières et la force me manqueraient, un autre saura les employer pour votre bonheur, et je jouirai de ce qu'il aura pu faire, sans lui reprocher ce que je n'aurais pas su faire moi-même. Cet homme, que vous apprendrez à vénérer, c'est un de mes amis ; il habite Genève, ma patrie, et il vous recevra dans sa maison. Vous y trouverez l'exemple de bien des choses bonnes et vertueuses que vous ne trouveriez pas ici, où la vie plus simple et plus passive des champs peut laisser inactives les plus nobles qualités de l'âme. Ce n'est pas sans un grand effort, mon bon ami, que je me sépare de vous ; mais, ainsi que je vous l'ai dit, mon chagrin sera moins grand si vous reconnaissez comme moi la nécessité de cette séparation. Ne vous abusez pas vous-même ; voyez au delà de vos désirs, de vos penchants, et n'oubliez jamais que nous aurons un jour à répondre de ce que nous n'aurons pas fait, selon notre place et nos moyens, pour notre perfectionnement et pour le bien de nos semblables.

Pendant que M. Prévère parlait, le regret, l'espoir déçu avaient serré mon cœur, jusqu'à ce que la modestie de ses expressions et la noblesse de ses dernières paroles vinssent l'attendrir ; mais j'étais incapable de lui rien dire, et je comprimais en silence les larmes qui se pressaient à mes yeux fixés sur la terre. Il vit mon trouble, et continua :

... C'est d'ailleurs quelques années seulement, Charles, après lesquelles vous choisirez vous-même votre carrière. Libre à vous alors, après que vous aurez essayé vos forces, de voir si vous préférez aux situations plus brillantes que peut vous offrir la ville, une vie simple et obscure comme celle où vous me voyez. Je l'espère, la Providence nous rapprochera plus tard l'un de l'autre ; et si jamais elle inclinait votre cœur vers la même carrière où je suis engagé, ce petit troupeau, où vous êtes aimé, pourrait passer un jour de mes mains dans les vôtres.

Ces derniers mots firent briller dans mon cœur un vif éclair de joie. Je crus entrevoir mon vœu le plus cher caché sous les paroles de M. Prévère ; et aussitôt à mon abattement succédèrent les transports d'un énergique courage. Une ambition nouvelle m'enflammait ; l'absence, l'étude, les privations, me paraissaient légères, désirables, si c'était pour me rendre digne de Louise, revenir auprès d'elle et lui consacrer ma vie.

— Monsieur Prévère, lui dis-je alors, enhardi par cette idée, si je vous ai bien compris, vos paroles vont au-devant de mes plus chers désirs ; mais pensez-vous bien que je puisse faire ces choses avec l'espérance que Louise partage un jour mon sort, et que nous vivions auprès de vous ? Oh ! monsieur Prévère, si je savais que ce dût être là le terme de mes efforts, que me coûteraient quelques années pour y arriver, et qu'appellerais-je sacrifice ce qui serait dès aujourd'hui une espérance pleine de charme et de bonheur !...

Pendant que j'achevais ces mots, je vis un nuage de tristesse se répandre sur le front de M. Prévère, et qu'une pénible réponse avait peine à sortir de ses lèvres. Après un moment d'hésitation : — Non, me dit-il avec un regard de compatissante douleur, non, Charles, je ne dois pas vous abuser... Il faut chasser ces pensées... Prenez courage, mon enfant... Louise aussi vous le dirait avec moi. Voudriez-vous qu'elle eût à choisir entre vous et l'obéissance qu'elle doit à son père ?

— Son père !... Et aussitôt une affreuse lueur vint m'éclairer. Je m'expliquai tout à la fois et la tristesse de M. Prévère, et l'air du chanfre, et la lettre tout entière, et comment cet homme soupçonneux m'avait ravi jusqu'aux consolations que sa fille me préparait à l'avance. Son père ! repris-je avec amertume, ah ! cet homme m'a toujours haï !

— Charles, interrompit M. Prévère, respectons sa volonté ; ses droits sont sacrés. Surtout, gardons-nous, mon bon ami, d'être injustes par passion, en lui prêtant des sentiments qui sont loin de son cœur. Ne sondons point ses motifs ; ils peuvent être mal fondés, sans cesser d'être légitimes.

À ce trait de lumière : — Je les sais ! m'écriai-je, je les sais !... Ah ! monsieur Prévère,

ah ! mon bienfaiteur ! mon père, mon seul ami sur la terre !... Je suis un enfant trouvé ! Et, tombant à genoux, je cachai dans ses deux mains mes sanglots et mon désordre. Je sentis bientôt ses larmes se confondre avec les miennes, et quelque douceur se mêler à mon désespoir.

Nous demeurâmes longtemps en silence. À mon agitation avait succédé une tristesse plus calme, et la vue de M. Prévère achevait de détourner de moi mes pensées.

Une émotion profonde était empreinte sur sa belle figure, et l'on y lisait une peine assez violente pour dominer cette âme, pourtant si forte sur elle-même malgré son angélique douceur. Il semblait que mes paroles lui eussent enlevé le fruit de ses constants efforts à écarter de mes jeunes ans jusqu'à l'ombre de l'humiliation, et qu'atterré sous cette révélation soudaine, il déplorât avec une poignante amertume le sort d'un jeune homme auquel son humanité, et cette tendresse qui naît de la pratique des vertus difficiles, l'avaient affectionné dès longtemps. Je me souvins que, tout à l'heure encore, il avait voulu, au prix même de la franchise qu'il chérissait, éluder ce danger, en composant ses discours ; j'y vis la cause de son embarras ; et, reconnaissant que moi-même j'avais provoqué, par mes impétueuses paroles, la douleur sous laquelle je le voyais brisé, je fus ému d'une pitié profonde : — Monsieur Prévère, lui dis-je alors dans toute la chaleur de mon mouvement, monsieur Prévère, pardonnez-moi ! Dans l'unique occasion où je pouvais vous montrer mon dévouement, j'ai failli. Pardonnez-moi ! je vous prouverai mon repentir par ma conduite. Je m'efforcerai de profiter des avantages que vous mettez à ma portée... J'aimerai votre ami, monsieur Prévère... Tous les jours je bénirai Dieu de m'avoir mis sous votre garde... de m'avoir fait le plus heureux des enfants... Je tâcherai d'oublier Louise... d'aimer son père... Je veux partir ce soir.

Pendant que je parlais ainsi, mon protecteur passait par degrés à une douleur moins amère, et un faible rayon de joie brillait parmi les larmes de sa paupière. Sur ses joues pâles, la rougeur d'une humble modestie accueillait mes accents de reconnaissance ; et, quand l'émotion m'eut coupé la voix, il prit ma main et la serra avec une étreinte de sensibilité où perçaient l'estime et quelque contentement. Puis nous nous levâmes en silence, et nous reprîmes tristement le chemin de la cure.

J'aurais voulu rencontrer Louise ; nous ne la vîmes point. Le chantre ne se montra pas, la cour était solitaire. Je compris que seul j'avais ignoré ce qui m'attendait, et je montai dans ma chambre pour faire un paquet de quelques hardes ; le reste devait me parvenir ensuite.

J'ôtai de la muraille, où je l'avais suspendu, un petit dessin de Louise qu'elle m'avait laissé prendre quelques jours auparavant. Il représentait la mare et ses alentours, avec le saule et le fantôme. Je le ployai soigneusement en deux, pour qu'il pût entrer dans la Bible que M. Prévère m'avait donnée lors de ma première communion. Ces deux objets me rappelleraient tout ce que j'aimais sur la terre.

M. Prévère entra. Nous étions si émus l'un et l'autre, que nous retardions, comme d'un commun accord, le moment de nous dire adieu, prolongeant le temps en discours indifférents. À la fin, il me remit quelque chose d'enveloppé dans du papier, c'étaient deux louis d'or et quelque monnaie. Alors il ouvrit ses bras ; et, confondant nos larmes, nous restâmes unis dans un long embrassement.

Il était environ sept heures lorsque je quittai la cure par une soirée dont l'éclat radieux ajoutait à ma tristesse. En passant près de la mare, j'y jetai les yeux, elle me sembla aride et morte : seulement je regardai, avec quelque envie les trois canards qui se récréaient au soleil du soir sur cette glèbe où ils étaient sûrs de demeurer heureux et paisibles ; et, songeant aux heures si douces que j'avais passées dans leur société, je m'éloignai d'eux avec un vif regret. Bientôt après, je rejoignis la route.

C'est seulement alors que je me sentis hors de la cure, et seul au monde. Un passif abattement ne larda pas à succéder aux émotions bien moins amères du regret et de la douleur. Dépouillé de mes souvenirs, de mes espérances, de tous les objets auxquels jusqu'alors s'était liée ma vie, je m'acheminai vers un monde nouveau, vers une ville populeuse ; et tel était l'état de mon cœur, que j'eusse préféré mille fois m'avancer vers les plus arides solitudes. Nulle vie ne se faisait plus sentir : tout m'était fermé en arrière ; en avant tout m'était odieux. Autour de moi, les objets inanimés eux-mêmes, les haies, les prés, les clôtures que je dépassais, avaient changé d'apparence ; et, loin d'en regretter la vue, je hâtais mes pas, dans l'espérance d'éprouver moins de malaise quand le pays me serait moins familier. Il me fallait traverser le hameau ; mais, à la vue de quelques paysans qui goûtaient la fraîcheur du soir devant leurs maisons, je pris un sentier qui rejoignait la route au delà du village, et je dépassai l'âne de la cure, qui paissait dans un pré.

Néanmoins l'éclat de la soirée, les teintes animées du paysage dans cette saison de l'année, et la vue de ce vieux serviteur, qui tant de fois avait porté Louise sous ma conduite, agissant ensemble sur mon imagination, vinrent y remuer d'anciennes impressions, et combler peu à peu le vide que j'éprouvais par des réminiscences vagues d'abord et lointaines, ensuite plus récentes et plus vives. Bientôt j'atteignis au matin de cette journée, aux rêveries de la mare, à M. Prévère, au chanfre, à cette lettre, enfin, où Louise avait tracé l'aveu de son cœur. Au seul souvenir de ces lignes, je tressaillis de joie : pour quelques instants, il me semblait que je fusse encore heureux, et j'oubliais que chaque pas m'éloignait de cette jeune fille, en qui avait passé ma vie.

J'étais arrivé au sommet d'un coteau. Avant de descendre sur le revers, je jetai encore une fois les yeux sur la cure, que j'allais perdre de vue. Le soleil, près de se coucher, dorait d'une lisière de pourpre la crête des tilleuls et le sommet des vieilles ogives du presbytère, tandis qu'une ombre bleuâtre couvrait de ses teintes tranquilles le vallon qui me séparait de ces lieux.

À la fraîcheur du soir, l'herbe redressait sa tige, les insectes se taisaient, et déjà quelques oiseaux de nuit voltigeaient autour des taillis obscurs. Dans le lointain, quelques chants isolés, le mugissement d'une vache, le bruit d'un chariot, annonçant la fin des travaux du jour, semblaient préluder doucement au repos des campagnes, et préparer le majestueux silence de la nuit. Insensiblement la clarté du jour se retira de ces douces vallées, et les riantes couleurs des prairies s'éteignirent dans un pâle crépuscule. À ce spectacle, j'avais senti mon cœur s'émouvoir, et je m'étais assis au bord du chemin. Sur le point de m'éloigner, je trouvais à ces impressions je ne sais quel charme touchant, comme si chacune d'elles eût un langage qui me parlât du passé, et qui endormît ma peine dans le vague d'une attendrissante mélancolie.

En ce moment, l'horloge de la cure sonna huit heures. Ce son si connu, me surprenant dans la disposition où j'étais, acheva de transporter mon imagination autour du presbytère. Je me sentis comme présent au milieu d'eux, à cette heure où d'ordinaire, assis sur l'antique terrasse, nous passions les belles soirées d'été, tantôt en paisibles entretiens qu'ennoblissait toujours la conversation simple et élevée de M. Prévère, tantôt recueillis en face de l'imposante profondeur des cieux. J'aimais surtout ces moments depuis qu'un nouveau sentiment avait donné du sérieux à ma pensée, et que souvent s'y rencontraient, par des sentiers mystérieux, l'image d'un Dieu plein de bonté et celle d'une jeune fille d'une pureté céleste. À cette heure aussi, l'obscurité voilant l'expression des visages, notre mutuelle timidité se changeait en des manières plus aisées ; et, si le moment où l'on allait s'asseoir sur le banc nous trouvait à côté l'un de l'autre, la nuit ne trahissait ni notre honte ni notre plaisir. Alors je sentais contre ma main les plis de sa robe ; quelquefois le souffle de ses lèvres arrivait jusqu'à mes joues, et je n'imaginais pas qu'il pût y avoir une plus grande félicité sur la terre.

Un chariot, que j'entendais monter sur le revers du coteau, vint me distraire de ma rêverie ; et, songeant aussitôt à l'heure avancée, je me levai pour reprendre ma route. À peine avais-je perdu de vue la cure depuis quelques instants, que mon cœur commença à se gonfler de tristesse. Je dépassai le chariot ; mais lorsque, m'étant retourné, je le vis qui allait aussi disparaître derrière le coteau, et me laisser seul, mes larmes coulèrent. J'entrai dans un pré ; et, m'étant jeté sur l'herbe, mes regrets éclatèrent en bouillants sanglots. À l'image de Louise, qui m'était ôtée pour toujours, je poussais des accents confus de douleur. « Ah ! Louise, murmurai-je avec désespoir, Louise... vous qui m'aimiez... Louise !... pourquoi vous ai-je connue ?... Et vous, M. Prévère !... » Puis, restant quelque temps dans le silence, des projets extravagants se présentaient à mon esprit, qui suspendaient mes pleurs, jusqu'à ce qu'ils vinssent échouer contre l'insurmontable obstacle de mon respect pour ceux mêmes qui en étaient l'objet.

Quand je me relevai, la nuit couvrait depuis longtemps la campagne, et l'on n'entendait plus que le bruit lointain de la rivière. Deux lieues me restaient à faire avant d'arriver au village où M. Prévère m'avait adressé, pour y coucher ce soir-là chez un de ses amis. Je ne trouverais personne debout, il faudrait faire lever les gens, et l'idée de voir du monde m'était insupportable. Je commençai à entrevoir que je pouvais passer la nuit dans l'endroit où j'étais. Le lendemain, qui était un dimanche, je partirais avant le jour, et j'arriverais le soir à la ville sans avoir eu à converser avec personne qu'avec moi-même. Ce projet, qui séduisait ma tristesse, fut bientôt arrêté, et je marchai vers la haie pour m'y choisir un abri.

Mais, pendant que je cherchais ainsi mon gîte, la pensée de me rapprocher de la cure se présenta à mon esprit. L'idée qu'en agissant ainsi je tromperais M. Prévère m'y fit d'abord renoncer. Néanmoins je revins machinalement sur le chemin, où je rebroussai lentement jusqu'au sommet du coteau. Là je commençai à composer avec moi-même, tout en avançant toujours ; et, bien que le remords et la crainte me pressassent à chaque instant de m'arrêter, j'ajoutais sans cesse un pas au pas précédent. Je me retrouvai enfin près de la mare.

Que tout était changé ! Loin de retrouver dans ces lieux les illusions que j'y cherchais pour quelques instants encore, je n'éprouvai que l'amère impression de m'y sentir désormais étranger. Tout était froid, désenchanté, et les objets qui autrefois me causaient le plus de plaisir à voir étaient justement ceux qui, dans ce moment, blessaient le plus mes regards. Je me décidai de nouveau à m'éloigner, ne sachant plus que faire de moi-même.

J'avais déjà rebroussé de quelques pas, lorsque je vis une pâle lueur qui éclairait le feuillage des tilleuls. Je m'approchai tout doucement, et je reconnus que la lumière partait de la chambre de Louise. Je restai immobile, les yeux fixés sur la modeste boiserie où se projetait son ombre, tandis qu'au sentiment de sa présence tout reprenait vie autour et au dedans de moi.

Louise était assise devant la petite table qui se trouvait auprès de la fenêtre. Je jugeai qu'en ce moment elle était occupée à écrire, et l'espoir que ces lignes m'étaient destinées vint sourire à ma tristesse. Mais, pendant que je regardais avec une avide curiosité les moindres mouvements de son ombre, elle-même, s'étant levée, parut à ma vue. Alors, comme si pour la première fois la beauté touchante de cette jeune personne eût frappé mes regards, les élans de la plus vive tendresse firent battre mon cœur, s'y confondant avec les douces émotions que la lettre y avait laissées. Quelques instants s'écoulèrent, pendant lesquels je pus reconnaître, à la tristesse de son visage, qu'une peine commune nous unissait encore ; puis, s'étant tournée vers la glace qui était au-dessus de la table, elle ôta son peigne, et ses beaux cheveux tombèrent flottants sur ses épaules. Je ne l'avais jamais vue sous cet air de grâce négligée ; aussi j'éprouvai un trouble secret, où le plaisir se mêlait à la honte d'avoir surpris ce mouvement, et je reculai sous le feuillage des tilleuls.

Dans ce moment, j'entendis s'ouvrir une porte dans la cour, et aussitôt après parut le chancre, une lumière à la main. Je voulus fuir ; mais, l'épouvante m'en ôtant la force, je ne pus que me traîner vers le petit mur qui bordait le cimetière. Après l'avoir escaladé, je me tapis derrière, incertain si j'avais été aperçu.

Le chancre s'était d'abord arrêté sous la fenêtre de Louise, comme pour s'assurer qu'elle ne reposait pas encore ; puis, attiré peut-être par le bruit que j'avais fait, il se remit à marcher. Une lueur, que de ma place je vis passer sur le haut des ogives, m'annonça qu'il approchait. Alors je rampai sur l'herbe jusqu'à la porte de l'église, que je refermai doucement sur moi.

Là, je commençai à respirer. En regardant par les fentes du vieux portail ce qui se passait à l'extérieur, j'aperçus bientôt le chancre qui, ayant éteint sa lumière, marchait doucement dans les ténèbres, regardant de tous côtés, et prêtant l'oreille au moindre bruit. Il s'éloigna lentement ; et, peu de temps après, quelque mouvement que j'entendis du côté de l'église où se trouvait son logement me fit comprendre qu'il était rentré. Au profond silence qui s'établit ensuite, je jugeai que seul je veillais dans la cure, et je me crus sauvé.

Ma frayeur était trop récente pour que j'osasse sortir tout de suite, et d'ailleurs je ne savais où aller. Je me décidai donc à passer dans l'église deux ou trois heures, pour en partir avant le jour, et j'allai m'asseoir à la place de Louise. L'horloge sonnait une heure, j'étais épuisé de fatigue ; après avoir lutté quelque temps, je finis par me coucher sur le banc, et le sommeil m'y surprit.

Je fus réveillé par un grand bruit. C'était la cloche du temple, qui appelait les paroissiens au service divin. Je me levai en sursaut, et, le bouleversement m'ôtant toute présente d'esprit, je me mis à parcourir l'église, sans savoir où me diriger. Bientôt au bruit de la cloche succéda un silence plus effrayant encore. Une clef cria dans la serrure, du côté de la sacristie ; je volai sur la galerie, où je me cachai derrière l'orgue.

C'était le chancre qui venait marquer les versets et préparer la chaire. Par la porte, qu'il avait laissée ouverte, j'entendais les paroissiens qui s'assemblaient déjà sous les tilleuls. Quand il les eut rejoints, je me rappelai que l'orgue, à cause des réparations qu'on y faisait, ne serait pas joué ce dimanche, et je vins me cacher dans une niche que formaient la saillie du clavier et les côtés de l'instrument. J'ajustai le siège, qu'on avait démonté, de manière qu'il fit face aux bancs d'où je pouvais être aperçu, et je me résignai à attendre là mon sort, regrettant mille fois de n'avoir pas écouté, le soir précédent, la voix qui me défendait de revenir sur mes pas.

Bientôt quelques personnes entrèrent, la galerie se remplit tout autour de moi ; et, comme pour rendre mon angoisse plus forte, l'assemblée se trouvait plus nombreuse qu'à l'ordinaire. Toutefois je remarquai une préoccupation qui pouvait m'être favorable ; et, quand je me fus aperçu que j'en étais en partie l'objet, la curiosité suspendit pour quelques instants mes alarmes.

Autour de moi, l'on parlait de mon départ, de M. Prévère, du chancre. Personne ne blâmait celui-ci, quelques-uns plaignaient Louise, d'autres trouvaient que M. Prévère avait eu tort de m'élever chez lui. Une voix ajouta : « Voyez-vous, qui ne naît pas de bon lieu finit toujours mal. — C'est sûr, reprit une autre voix ; c'étaient des mendiants qui n'en savaient que faire, et ils l'ont posé là. M. Prévère les aurait connus s'il avait voulu, à telles enseignes qu'on lui dit que Claude, revenant des chalets, avait vu la mère au bois d'en haut ; mais il ne voulut jamais qu'on leur courût après. Comme ça, l'enfant lui est resté.

— C'était pour bien faire, reprit un autre homme. « Le bon Dieu me l'envoie, que M. Prévère se sera dit ; l'irais-je rendre à ces vauriens pour qu'ils le jettent dans un puits ? » Et il l'a gardé. C'est-il mal fait ? Moi, je dis que non, pour qui a les moyens. D'accord que ça n'a ni père ni mère, et que je ne lui donnerai pas ma fille... Tout de même c'est un mendiant de moins par le monde. Et puis, tenez, faut tout dire, c'est un bon garçon, M. Charles. » Et aussitôt ces mêmes